

Extrait du El Correo

<https://www.elcorreo.eu.org/Pour-favoriser-l-obeissance-Effacer-le-passe-John-Berger>

Pour favoriser l'obéissance : Effacer le passé ? : John Berger

- Réflexions et travaux -

Date de mise en ligne : mercredi 8 août 2007

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

On a voulu, récemment en Pologne, sanctionner les vétérans des Brigades Internationales, qui avaient pourtant défendu la démocratie durant la guerre d'Espagne. Au même moment, on rendait hommage à Milton Friedman, père du néolibéralisme et conseiller du général-dictateur Augusto Pinochet. A l'occasion d'une rencontre avec une femme médecin russe de 83 ans, le grand écrivain britannique John Berger réfléchit sur les amnésies sélectives.

Par John Berger

On peut lire les apparences comme on lit les mots et, entre toutes les apparences, le visage humain est peut-être l'un des textes les plus longs.

Alexandra s'est rendue à Paris pour la première fois de sa vie - elle a 83 ans - le printemps dernier. Jusqu'à il y a deux ans, elle exerçait la médecine à Moscou. Elle est née à Koursk, à 800 km au sud de la capitale. Je l'ai rencontrée grâce à des amies russes, et nous avons dîné tous les quatre autour d'une table dans un jardin de la banlieue sud de Paris. Je lui ai demandé ce qui l'avait décidée à étudier la médecine. La multitude de morts et de blessés durant la bataille de Koursk [1], m'a-t-elle répondu. Cette bataille suivit celle de Stalingrad, et ouvrit à l'Armée rouge la voie vers Berlin.

La conversation se poursuivait lentement dans le jardin. La manière de parler d'Alexandra, qui paraît considérablement plus jeune que son âge, est aérienne, détendue et pondérée à la fois. La nuit tombait et nous sortîmes des bougies. A l'écouter parler, il me revint une phrase de Heidegger, « le langage est la maison de l'Être ». Alexandra ouvrait la porte et l'on se sentait alors chez soi dans cette maison.

Lorsqu'elle obtint son diplôme de médecin dans les années 1950, elle fut immédiatement envoyée dans une ville située juste à côté d'une mine d'uranium, au Turkménistan. Les mineurs étaient des zeks [Prisonniers politiques] du goulag. L'Union soviétique avait alors urgemment besoin d'uranium pour fabriquer ses bombes et parvenir à la parité nucléaire avec les Etats-Unis afin d'établir le système de « dissuasion réciproque », qui dura jusqu'en 1989.

Au bout de quelques années, presque tous les mineurs mouraient du cancer. Je l'ai eu aussi, a dit Alexandra. J'ai prié. J'ai guéri et je suis rentrée à Moscou où j'ai exercé pendant quarante ans encore comme pédiatre.

Pendant qu'elle parlait, mangeait et riait dans le jardin (« D'où vous vient cette énergie ? - Des gens ! C'est simple, j'aime les gens. »), pendant ce temps, j'éprouvais le besoin insistant de la dessiner. J'attirai son attention et elle acquiesça d'un signe de tête. Avant qu'elle ne se lève pour partir, je lui demandai de choisir entre les deux dessins que j'avais faits. Elle choisit le plus hésitant. Délibérément, je crois. Elle voulait que je garde le plus fort.

En le regardant le lendemain matin, il m'a semblé que les lignes de ce visage appelaient des lignes cassées de paroles. Je les ai ajoutées.

La presse internationale publiait la même semaine une photographie de Bernard Kon, un ingénieur polonais de 97 ans vivant à Varsovie, qui risquait - en raison d'une nouvelle loi [2] - de perdre la modeste pension d'Etat qu'il touchait pour s'être porté volontaire, en 1937, dans les Brigades internationales et avoir combattu en Espagne aux côtés des républicains lors de la guerre civile. L'expression de ses yeux ressemblait à celle des yeux d'Alexandra. Peut-être parce que tous deux ont vu des choses semblables. Côte à côte, leur deux visages parlent d'accomplissements personnels (et de souffrances) qui n'ont pas besoin d'être reconnus, car il émane de tous deux, d'une manière propre à chacun, un sens en partie tragique et en partie triomphant, d'avoir choisi de s'occuper, de se charger d'histoire, et partant de lui appartenir. Et étrangement, c'est cette appartenance qui permet à Alexandra et à Bernard d'avoir une identité aussi distincte.

Heureusement, la loi qui menaçait Bernard Kon et des milliers d'autres a été déclarée inconstitutionnelle, mais l'opération menée par les épouvantails jumeaux que sont les jumeaux Kaczynski [3] pour éliminer ce qu'il reste du communisme se poursuit, et elle est caractéristique de nombreuses initiatives politiques actuelles (lire aussi « [Comment les nationalistes ukrainiens réécrivent l'histoire](#) »). En choisissant d'oblitérer les expériences complexes de l'histoire, l'objectif omniprésent de ces initiatives est d'effacer le passé et de réduire ainsi les choix politiques à ce qui est en solde dans la vitrine de l'instant.

Graphiquement parlant, le long texte du visage humain se trouve réduit à un cliché formaté !

Le dessin représentant Alexandra était encore sur ma table lorsque je lisais les épreuves du livre de Naomi Klein, d'une importance inestimable, *The Shock Doctrine : The Rise of Disaster Capitalism* [4] (« La doctrine du choc ou la montée du capitalisme du désastre »). Elle se penche dans cet ouvrage sur la carrière notoire de l'économiste Milton Friedman, décédé en novembre 2006. Dans les années 1950, Friedman enseignait à l'université de Chicago et élaborait sa théorie des libertés planétaires d'un nouveau capitalisme échappant à toutes les restrictions imposées par les gouvernements ou les Etats. Un capitalisme dont rêvaient déjà les futures multinationales et les investisseurs financiers offshore. Devenu le conseiller économique du général-dictateur Augusto Pinochet, au Chili, dans les années 1970, Friedman mit sa théorie en pratique et réforma l'économie du Chili. Il fut par la suite un mentor et un « prophète visionnaire » pour Mme Margaret Thatcher, Ronald Reagan, les Bush père et fils, MM. Anthony Blair et Nicolas Sarkozy...

Si nous n'avons pas extrait d'uranium pour fabriquer des armes nucléaires, dit Alexandra dans le jardin, nous serions devenus une colonie américaine.

Considéré comme un théoricien, Friedman rappelle un peu le docteur Folamour : même mélange de dogmatisme, d'innocence, de cynisme, et même rêve de faire figure de sauveur (il a obtenu, en 1976, le prix Nobel [5] Il prétendait qu'une concurrence non faussée, « pure », pouvait tout régler ! Il a le visage d'un oncle souriant, qui n'a jamais, au grand jamais, mis les pieds dehors, et qui vous emmène à la fenêtre pour vous expliquer ce qui est important dans la vie et ce qui ne l'est pas.

Mais Friedman se double d'un homme politique pratique, dont la carrière a été sans merci. Depuis le début, il a conscience du fait que sa solution de « pureté » pour régler les difficultés de l'humanité ne sera jamais acceptée par ceux à qui elle doit être imposée, à moins qu'ils ne soient dans un état de choc affreux. Pour que les gens acceptent le démantèlement des aides sociales, la suppression d'un revenu minimum et de tout contrôle des conditions de travail, la privatisation des services sociaux, des impôts qui favorisent de plus en plus les riches, la perte de tout droit de faire réellement entendre son opposition, pour que les gens acceptent ce deal (l'exact contraire du New Deal de Franklin D. Roosevelt), il faut d'abord qu'ils subissent un désastre économique et soient pris de panique.

Cette « doctrine du choc » imprègne et détermine depuis quelque temps les décisions globales du G8, de la Banque mondiale, du Fonds monétaire international, des stratèges de la Central Intelligence Agency (CIA) et - à l'occasion - de l'armée américaine (guerres du Golfe, d'Irak). Parfois le choc est totalement manigancé, comme au Chili en 1973. Parfois il tombe à point nommé, comme en Russie en 1991, ou en Afrique du Sud en 1994.

Dans son ouvrage, Klein nous livre une révélation ahurissante : les défenseurs et les instigateurs de la « doctrine du choc » préconisée par Friedman étaient, et sont toujours, étroitement associés aux équipes de la CIA (voir le manuel Kubark [6] qui travaillent sur les techniques d'interrogatoire coercitif de prisonniers en état de choc physique - c'est-à-dire de torture.

Un mois avant d'être assassiné, mon ami Orlando Letelier, ministre de la défense de Salvador Allende, constatait

qu'il arrivait à l'économie chilienne exactement la même chose qu'à ses camarades en prison ! (Orlando avait le visage d'un chanteur pour qui chaque chant est peut-être le dernier.)

Les deux types de chocs sont différents et ont des effets dévastateurs différents. L'un est solitaire et physique. L'autre, collectif et ontologique. Le premier est infligé impitoyablement au moyen d'électrochocs (objet d'études assidues de la part de la CIA depuis les années 1950) et par privation sensorielle. Le second, par la mise en scène contrôlée d'un effondrement économique, le démantèlement de toutes les infrastructures sociales existantes, la synchronisation bien calculée d'une période de pauvreté abjecte et de panique, après quoi on sort du bois cyniquement avec de fausses promesses à la main. Ces deux types de chocs ont cependant un seul et même objectif : écraser toute résistance ; et, pour ce faire, on commence par détruire le sens de l'identité du sujet.

Ceux qui administrent les chocs - qu'il s'agisse de tortionnaires, d'économistes ou d'épouvantails - ont appris, après un demi-siècle d'expérimentations, que la façon la plus efficace de détruire le sens de l'identité des gens consiste à démanteler et à fragmenter systématiquement l'histoire de leur vie qu'ils s'étaient racontée jusque-là, soit à effacer le passé.

Une fois le passé effacé, n'importe quel slogan politiquement pourri, malgré l'innocence qu'il affichera, fera l'affaire : l'heure est au changement, prenons un nouveau départ, repartons de zéro. Ainsi va la démagogie du néolibéralisme.

Alexandra était assise dans le jardin au moment de la campagne pour l'élection présidentielle française. Le style des deux principaux candidats - Mme Ségolène Royal et M. Sarkozy - avait ceci de frappant qu'il rejetait toute explication. Aucun des deux n'expliquait ce qui se passait dans le monde, l'influence de ces événements sur la France ou leurs conséquences prévisibles, et les choix susceptibles d'en découler. Ni l'un ni l'autre n'avait de carte géographique. Et ils n'avaient pas de carte parce qu'ils n'osaient pas parler de vies situées dans l'histoire, des histoires que les gens se racontent pour donner un sens à leur combat pour vivre. Et ce face à un électorat qui était, du moins jusqu'à il y a peu, le plus politisé d'Europe !

Une telle conspiration du silence change profondément la nature d'une élection. Le premier principe démocratique oblige les élus à être comptables envers ceux qui les ont élus : leur façon de gouverner doit être jugée par ceux qu'ils gouvernent. En d'autres termes, l'électeur interroge l'élu, et ce questionnement joue un rôle à long terme dans la prise des décisions. Une dialectique de discussion remplace l'obéissance aveugle, non démocratique. Si les candidats n'exposent pas dans ses grandes lignes leur vision de l'époque dans laquelle ils vivent et ne présentent pas la stratégie qu'ils proposent pour survivre, si cela reste non dit et non lu, l'électorat ne peut pas remplir son rôle dialectique, car il n'y aura eu aucun dialogue sur l'essentiel. Lorsqu'un candidat est, ou prétend être, sans carte, les électeurs sont réduits à l'état de chevaux de trait.

Leur conspiration du silence ressemblait à un accord tacite : lorsque chaque spectateur est un client, le débat se réduit à une compétition entre styles, le dernier sondage compte plus que de proposer une vision de l'avenir, et l'autopromotion s'impose. Les deux candidats se sont adressés aux différentes peurs, aux chocs particuliers que ressentent différentes couches de la population, en promettant de ne jamais les oublier, sans se référer un seul instant à l'ensemble et sans poser la question, avec les gens, à leurs côtés : que se passe-t-il dans le monde ? Le boniment est inconséquent et martelé avec assurance, car il sait déjà exactement où il veut en venir. Les deux candidats voulaient obtenir la même chose : faites-moi confiance et fiez-vous à mes promesses.

Une lecture de l'histoire implique, au contraire, de partager la prise en compte des événements, de leurs causes et de leurs conséquences, de discuter des marges de manoeuvre possibles (l'histoire est rarement généreuse), et ensuite de présenter une politique et de l'expliquer. Les promesses proférées sans passer par là sont toutes délinquantes.

Il y a cinquante ans, dit Alexandra, la valeur de la vie humaine était différente.

Je regarde à nouveau le visage d'Alexandra, assise dans le jardin, et je me souviens d'une phrase d'Anton Tchekhov, qui était lui aussi médecin. « Le rôle de l'écrivain est de décrire une situation avec une telle véracité (...) que le lecteur ne peut plus s'en échapper. » Aujourd'hui, forts de nos expériences vécues dans l'histoire, que les machines politiques essaient d'effacer, nous devons être à la fois ce lecteur et cet écrivain... C'est en notre pouvoir.

Traduit de l'anglais par Claude Albert.

[Le Monde Diplomatique](#). Paris, Août 2007.

Post-scriptum :

Notes :

[1] NDLR du LMD. La bataille de Kursk, en juillet 1943, est la plus grande bataille de chars de la seconde guerre mondiale et de l'histoire. L'armée soviétique parvint à stopper la dernière grande offensive de la Wehrmacht allemande sur le front de l'Est, repoussant celle-ci jusqu'à Berlin, finalement libérée du nazisme par les Soviétiques le 7 mai 1945.

[2] Lire Ignacio Ramonet, « [Pologne parano](#) », *Le Monde diplomatique*, avril 2007.

[3] Président (Lech) et premier ministre (Jaroslaw) de la Pologne depuis l'été 2005.

[4] A paraître cet automne en anglais chez ICM Books, New York, et en français chez Actes Sud, Arles.

[5] NDLR du LDM. Ou prix de la Banque de Suède en mémoire d'Alfred Nobel.

[6] NDLR du LDM. [Kubark Counterintelligence Interrogation](#) est le titre d'un manuel élaboré par la CIA en 1963 qui décrit les « *techniques d'interrogatoire coercitif sur des sujets-sources résistants* ». Ces techniques furent appliquées, en particulier, dès 1967, dans le cadre du programme Phoenix au Sud-Vietnam pour rechercher et liquider les dirigeants communistes sud-vietnamiens.